

à fabriquer des nattes de jones, à ramasser des coquillages pour arranger des colliers et des bracelets à sa sœur. Souvent on le trouvait couché sur une grande roche plate, derrière laquelle s'abritait la hutte paternelle, et là, les yeux fixés sur l'Océan, il suivait du regard les voiles blanches d'un navire, ou le courant rapide au milieu duquel s'ébattaient des dorades au dos bleu, des « b'ess » aux écailles de fer, ou des bonites vagabondes.

Souvent encore, à l'aide d'un croc, l'enfant attirait sur la plage des ulves, des goûmons, des algues que les vagues furieuses de ces contrées arrachent sans cesse aux prairies submergées de l'Océan et poussent sur les rivages. C'était là tout le travail auquel Ben eût jamais pu s'astreindre, et on l'aimait tant, que ni sa sœur ni ses frères ne songeaient à le gronder et à lui reprocher cette espèce de paresse instinctive.

Dès la première entrevue, Ben s'était pris d'une belle amitié pour moi, quoique dans toute autre circonstance il se fût effarouché de la présence d'un étranger sur la plage solitaire. La seconde fois que je mis les pieds sur l'île, il m'engagea à demeurer quelques jours avec lui. Je me laissai aller à consentir à cette douce contrainte, d'autant plus que Ben se flatta de me montrer des poissons, des oiseaux et des animaux que je ne connaissais pas.

Et en effet, le petit bonhomme ne me trompait point ; il connaissait tous les gîtes, grimpait parmi les aspérités des rochers, mettait la main sur le pingouin accroupi sur ses œufs sans le faire fuir, et où j'aurais déclaré la guerre, lui faisait la paix.

Un matin, le troisième jour de mon arrivée à la hutte de Jessie, voulant profiter d'un soleil flamboyant et faire une longue course le long de la côte, je demandai à la sœur de mon jeune ami où il était. Elle le chercha, l'appela, lui et ses trois frères. Ils n'étaient pas dans l'île. Je regardai vers la côte à l'aide de ma lunette d'approche sans rien apercevoir.

Résolu cependant de ne pas demeurer au logis, je pris